ANNE BERNET

CLOTILDE

ÉPOUSE DE CLOVIS

HISTOIRE DES REINES DE FRANCE

Pygmalion

Extrait de la publication

HISTOIRE DES REINES DE FRANCE

Dans l'histoire de la France, les femmes, et avant tout les reines, ont souvent régné sur le cœur et l'esprit de leur peuple, bien qu'elles n'aient pas toujours exercé le pouvoir. Pendant quinze siècles, certaines ont joué un rôle prépondérant en se montrant plus lucides, plus préoccupées du bonheur de leurs sujets, sinon plus attentives au rayonnement de la monarchie. Si les rois ont fait la France, on peut dire que les reines l'ont sans doute aimée davantage.

CLOTILDE

Collection particulière de l'auteur.

ANNE BERNET

Historienne, journaliste, collaborant à de nombreuses revues, auteur d'une vingtaine d'ouvrages historiques, dont *Frédégonde*, *Brunehaut* et *Radegonde* chez Pygmalion, souvent récompensés et traduits dans une dizaine de langues, Anne Bernet est notamment spécialiste de l'Église primitive et des temps barbares.

Quelle place, dans la Gaule du Ve siècle finissant, une princesse pouvait-elle tenir ? Aucune, en principe, dans un univers entièrement dominé par la violence et la sauvagerie des hommes… Lorsque, à vingt ans, Clotilde, princesse burgonde et catholique, épargnée dans son enfance lors de l'assassinat de ses parents, accepte d'épouser le jeune roi païen des Francs, Clovis, elle est destinée à devenir le pion docile d'une vaste stratégie diplomatique où des souverains barbares ambitionnent de se tailler des royaumes. Mais elle refuse de jouer ce rôle. Restée fidèle au catholicisme, elle devient l'alliée de l'Église et conduit, malgré les épreuves, son époux à la foi de Rome, décidant ainsi du destin de la France.
Veuve à trente-cinq ans, elle est confrontée aux haines, rivalités et meurtres qui minent sa famille. Elle se retire dans un monastère de Tours où elle finit sa vie, en 545, dépouillée de toute vanité terrestre.

Sainte Clotilde priant Saint Martin, enluminure extraite des *Grandes Chroniques de France*, XVe siècle © BnF

13-XI Création Studio Flammarion

Pygmalion

Histoire
des Reines de France

CLOTILDE

Épouse de Clovis

DU MÊME AUTEUR

Les grandes heures de la Chouannerie, Librairie Académique Perrin, 1993.
Bernadette Soubirous, Librairie Académique Perrin, 1994. Presses Pocket, 1995. Tempus, 2008. Traduit en italien.
Clovis et le baptême de la France, Clovis, 1995.
Madame de Sévigné, Librairie Académique Perrin, 1996. Prix Gabrielle d'Estrées, 1997.
Saint Martin, l'apôtre des Gaules, Clovis, 1996.
Les Navires de Pierre. La route d'Avallon, tome 1. Roman pour adolescents, Clovis, 1996.
Enquête sur les Anges, Librairie Académique Perrin, 1997. Traduit en allemand et en portugais.
Le Fléau de Dieu. La route d'Avallon, tome 2, Clovis, 1997.
Mémoires de Ponce Pilate, Plon, 1998. Prix de l'Académie de Bretagne, 1999. Traduit en allemand, portugais, espagnol, grec, russe, lituanien. Presses Pocket, 2000.
Saint Ambroise, Clovis, 1999.
Histoire générale de la Chouannerie, Librairie Académique Perrin, 2000. Grand prix catholique de littérature, 2001.
Brutus, Librairie Académique Perrin, 2001. Traduit en russe.
La geste chouanne de Monsieur de La Varende, Association Présence de La Varende, 2001.
La vie cachée de Catherine Labouré, Librairie Académique Perrin, 2001. Traduit en italien.
Les Gladiateurs, Librairie Académique Perrin, 2002. Traduit en estonien.
Saint Jérôme, Clovis, 2002. Prix Renaissance, 2003.
Les Chrétiens dans l'empire romain, Librairie Académique Perrin, 2003.
Saint Grégoire le Grand, Clovis, 2004.
Jérôme Lejeune, Presses de la Renaissance, 2004.
Charette, Librairie Académique Perrin, 2005.
Clotilde, Pygmalion, 2006.
Le carrefour de la Belle Étoile, Antée, 2006.
Les chrétientés d'Afrique, Éditions de Paris, 2006.
Radegonde, Pygmalion, 2007.
Les enfants du Palatin. Le signe de l'Ichtus, tome 1, Clovis, 2007.
Titus Clemens. Le signe de l'Ichtus, tome 2, Clovis, 2008.
Le mystère du quatrième archange, Éditions de Paris, 2009.
Les prisonniers des îles. Le signe de l'Ichtus, tome 3, Clovis, 2009.
Notre-Dame en France, Éditions de Paris, 2010.

Prix Saint-Louis 1999 pour l'ensemble de son œuvre.

ANNE BERNET

Histoire
des Reines de France

CLOTILDE

Épouse de Clovis

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2006, 2013, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1444-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

LES DEUX ORPHELINES

La femme, vivante ou morte, – on ne le savait plus tant elle était inerte et silencieuse, – ballottait au gré des cahots de la route. L'un des hommes l'avait jetée comme un vulgaire paquet en travers de sa selle et la petite troupe de cavaliers fonçait droit devant, sans paraître se soucier de ce fardeau humain qu'ils emportaient.

Les rares passants qu'ils venaient à croiser se garaient en hâte en les voyant surgir dans le matin. Un peu de brume s'effilochait encore sur les monts du Lyonnais, mais le soleil commençant à percer accrochait ses premiers rayons aux boucles des ceinturons, aux gardes ouvragées des épées, aux casques brillants, aux cottes métalliques qui caparaçonnaient les guerriers barbares et les faisaient plus grands, plus redoutables encore qu'ils ne l'étaient. Quelques bijoux émaillés, rouges, verts ou bleus, sur des montures d'or paraient d'une note étrange toute cette brutalité virile et soulignaient le rang social des ravisseurs. C'étaient des leudes du roi Gondebaud le Burgonde, gardes du corps tout dévoués à leur souverain, nuit et jour attachés à sa personne, et qui ne le quittaient ni dans la paix ni dans la guerre. Élite militaire, compagnons,

Extrait de la publication

défenseurs. Bourreaux à l'occasion… Peu leur importait dès lors que le roi avait parlé : ils n'avaient d'autre volonté, d'autre pensée que les siennes.

Or, Gondebaud, l'avant-veille, avait parlé ; il ne restait aux leudes qu'à obéir. Ils n'en éprouvaient ni trouble ni remords, rien d'autre que la satisfaction du devoir accompli dans sa sévérité. Là seulement était leur gloire. Qu'importait en comparaison la femme liée sur l'encolure du cheval et dont les longues tresses, dénouées, balayaient le sol ? Ils n'avaient point pitié des faibles ni des vaincus, et leur captive était faible et vaincue.

Qu'elle fût encore en vie, ou qu'elle eût déjà rendu l'âme, ne les inquiétait pas non plus. Au bout du compte, cela n'avait guère d'importance puisqu'ils avaient reçu ordre de la tuer. Gondebaud avait été formel, jusque dans le choix du trépas qu'il lui réservait : le plus honteux de l'arsenal judiciaire germanique, celui destiné aux lâches qui désertaient le champ de bataille, aux criminels de lèse-majesté. Aux épouses convaincues d'adultère qui, par leur dévergondage, souillaient la pureté de leur lignée.

Adultère, au vrai, la femme ne l'était pas, et les leudes s'en doutaient. De cela non plus ils ne se souciaient pas. La volonté du roi était la leur et, d'instinct, ils comprenaient la nécessité politique, vitale, de ce meurtre. Comme ils avaient compris, admis, la nuit précédente, la nécessité de tuer l'époux de leur captive. Leurs mains, ni leurs cœurs, n'avaient tremblé lorsque, surgis à l'improviste dans le palais du roi Chilpéric de Lyon, ils y avaient semé la mort et la désolation, taillant en pièces d'autres leudes, leurs frères, qui, de leurs corps, faisaient un bouclier à leur souverain, comme eux-mêmes l'eussent fait sans faillir pour protéger Gondebaud.

Chilpéric avait péri sur les cadavres de sa garde, et sa tête tranchée, maculée de sang mais reconnaissable, était maintenant serrée dans un grand sac poissé de taches, solidement accroché à l'arçon de l'un des cavaliers. Gondebaud était un

Extrait de la publication

homme avisé et prudent, toujours prêt à douter par principe de la bonne exécution de ses ordres. Il ne croyait personne sur parole, et exigeait des preuves, tangibles. La tête de son frère en était une, et les leudes savaient qu'il l'apprécierait.

Tout cela était fatal, inévitable, depuis que le roi Gondioc, d'heureuse mémoire, avait péri de vieillesse. C'était en l'an 474, voilà deux ans [1]. Le défunt, qui avait tant contribué à l'implantation victorieuse et puissante des Burgondes dans la vallée du Rhône, le Valais, la Haute-Provence, la région de Sens et de Dijon, laissait quatre fils. Bénédiction parfois, mais malédiction souvent pour des princes germaniques.

Le royaume, la terre, le pouvoir n'allaient pas à l'aîné. Le droit royal des Burgondes, comme celui des autres Germains, ignorait le concept de primogéniture et l'indivisibilité de la royauté. Tout devait être divisé en autant de parts qu'il existait de frères vivants.

Gondebaud et ses trois cadets, Chilpéric, Godomar et Godégisile, avaient partagé l'héritage paternel dans les règles, comme s'il s'était agi d'une succession privée. Mais aucun d'entre eux n'avait été heureux de cet arrangement qui les faisait rois tous les quatre, certes, mais de domaines miniatures, sans commune mesure avec le territoire riche et vaste sur lequel leur père avait régné.

Admissible tant qu'il n'y avait rien à se partager, sinon des chevaux de guerre et des captives, de l'or et des joyaux, habituels trésors des tribus errantes, la coutume germanique devenait singulièrement gênante en ce Ve siècle où les Barbares surgis de l'Est s'étaient, à la force du glaive, taillé à travers l'empire romain des royaumes assoiffés de richesses et d'expansion. À quoi rimait de passer une vie entière à

1. La plupart des dates données ici sont conditionnelles et approximatives, faute de documents fiables ou précis. On sait seulement que les quatre fils de Gondioc régnaient déjà dans leurs royaumes respectifs en 474, donc que leur père était mort avant cette date. Quant à la durée du règne de Chilpéric, elle est très incertaine. Deux ans environ est la plus probable, mais certains pensent qu'il a pu régner jusqu'en 480.

Extrait de la publication

s'imposer, à placer toujours de nouvelles provinces sous sa domination si, à peine dans la tombe, l'œuvre accomplie s'effondrait pour céder la place à de micro-États dérisoires, proies faciles offertes aux voisins ambitieux ?

Maintenir, c'était n'avoir qu'un roi, pas quatre. Transmettre, c'était assurer la succession à des fils, et non, selon l'usage des clans germains, la voir passer au plus âgé des parents mâles. Les conquérants venus de l'Est le savaient désormais, et n'étaient plus d'humeur à partager.

Alors, afin de remédier aux inconvénients d'un procédé mal adapté aux nouveaux besoins, ils s'étaient habitués à faire du fratricide un système de gouvernement comme un autre. Efficace, et définitif, pourvu que l'on sût user des grands moyens et ne pas céder à une pitié déplacée.

Gondebaud était l'aîné et jugeait que cela lui conférait une légitimité supplémentaire. Après deux ans au moins d'un *statu quo* destiné à endormir l'éventuelle méfiance de ses cadets, à leur laisser croire qu'il s'accommodait de leur mauvais partage, il avait décidé d'agir. Et de supprimer ses deux puînés, Chilpéric et Godomar. Quand ils seraient morts, il dominerait de Châlons jusqu'à Die, et, hormis les Wisigoths d'Aquitaine et d'Espagne, nul en Gaule ne serait plus puissant que lui. Ensuite, d'autres conquêtes, vers le sud, le nord, l'est ou l'ouest, il l'ignorait encore, feraient du roi des Burgondes l'homme fort de l'Occident. Plus fort, ô combien, que l'empereur fantoche censé régner sur un empire romain en agonie depuis cinquante ans.

Gondebaud ne doutait pas de son destin. Ni de la moralité de ses actes. Est-ce que, d'ailleurs, s'il ne les avait pris de court en frappant le premier, Chilpéric et Godomar n'eussent pas nourri exactement les mêmes projets, les mêmes intentions ? Il n'était pas question de liens du sang, d'amour fraternel. Simplement de survivre. À ce jeu-là, tous les coups étaient permis.

Pourtant, il avait épargné le benjamin, Godégisile, lui avait laissé Genève et les territoires des Alpes qui allaient avec son

lot. Avait-il de la tendresse pour son plus jeune frère, encore adolescent ? Étaient-ils complices dans le crime et pareillement intéressés à sa réussite ? Tout se mêlait, inextricablement, et bientôt, en resongeant à la mort de ses cadets, Gondebaud pleurerait, se frapperait la poitrine, exprimant tous les signes de la douleur et du regret. Mais il n'eût pas hésité à les tuer de nouveau, et de sa propre main, s'ils étaient revenus de l'au-delà lui réclamer leur part…

Les temps étaient rudes et sans pitié, et les hommes, les princes surtout, n'avaient pas le loisir d'être cléments et doux. Aussi Gondebaud se gardait-il de l'être.

La femme, évanouie ou morte, ballottait toujours en travers de la selle. Reine hier au soir, et désormais plus personne, plus rien même. D'une valeur inférieure à celle d'une esclave, d'une vache, d'une jument. Tuer ou violenter une esclave, voler, abattre une vache ou une jument, était passible de peines et d'amendes soigneusement codifiées, d'une précision extrême. Tuer la reine de Lyon n'entraînerait aucun châtiment, aucune amende pour ses assassins. Au contraire, on les récompenserait pour ce qu'ils avaient fait. L'épouse de Chilpéric n'existait déjà plus. Jusqu'à son nom que l'on veillerait à effacer des documents et des inscriptions officielles, puis de la mémoire des hommes… [1]

Pis encore, non contents de la mettre à mort, ses meurtriers allaient s'acharner sur sa réputation, la salir, la détruire. À travers elle, ils atteindraient ses enfants. Condamnée pour un adultère inexistant, la reine serait soupçonnable d'avoir été toujours infidèle à son mari et d'avoir fait entrer dans la maison royale des bâtards sans naissance et sans droits. La lignée de Chilpéric serait écartée de la succession burgonde, privée de légitimité, exclue de l'héritage.

---

1. L'on a cru, jusqu'à ces dernières années, que la mère de Clotilde se nommait Caretina, mais la découverte de nouveaux documents a permis de se rendre compte que la reine Caretina était la femme de Gondebaud, et non celle de Chilpéric. L'on ignore donc comment celle-ci s'appelait.

Gondebaud avait tout prévu ; il ne manquait ni d'intelligence ni de sens politique. Aussi ses leudes se félicitaient-ils de ce qu'ils allaient accomplir et qui assurerait à leur roi et ses fils un règne sans partage et sans crainte. Depuis qu'ils avaient quitté Lyon, ils cherchaient un endroit précis : un marécage.

Bien qu'ils fussent en principe, et d'assez longue date, devenus chrétiens, les Burgondes conservaient, du paganisme de leurs pères, une foule de croyances mal déracinées. Pour eux, comme pour tous les Indo-Européens, les marais étaient des lieux maudits, des entrées des enfers, et le meilleur moyen pour un défunt d'aller se perdre dans les ténèbres éternelles. Il ne suffisait point de tuer les grands coupables, ou les présumés tels, il fallait les priver à jamais du repos outre-tombe. Noyer leurs cadavres dans la vase mouvante d'un palud, leur refuser la sépulture, revenaient à les rayer de ce monde et de l'Autre. C'était ce sort qui attendait la reine de Lyon.

Peut-être chevauchèrent-ils jusqu'aux Dombes avant de découvrir l'endroit qu'ils recherchaient, mais ils finirent par le trouver. Alors, posément, comme on se débarrasse d'une corvée quelconque, ils étranglèrent la femme ligotée, puis l'étendirent, face contre terre, dans la boue, là où la vase était assez profonde pour, peu à peu, engloutir les restes de la morte. Afin qu'elle enfonçât plus vite, et qu'il n'y eût, si on venait à la découvrir, aucun doute sur la condamnation qui l'avait frappée, interdisant le moindre honneur funèbre, les leudes la recouvrirent de pierres et de morceaux de bois [1].

Lesté de la sorte, le corps s'engloutit, dans un crépitement de bulles brunâtres. Aucune trace ne demeura du drame. Dans les roseaux, les grenouilles, un instant effrayées de la présence des hommes, se remirent à coasser.

---

1. La découverte, à Windeby en Allemagne, mais aussi en Angleterre, dans des régions occupées par les Saxons, des restes de jeunes femmes soumises à ce type de supplice, a permis de reconstituer assez précisément les conditions de la mort de la femme de Chilpéric.

Tout était consommé ; Gondebaud pourrait régner en paix. Tandis qu'il contemplait rêveusement, partagé entre la joie et la tristesse, les têtes tranchées de ses frères, tandis qu'il écoutait le rapport de ses leudes sur l'exécution de sa belle-sœur, il en était tout à fait persuadé. Et cette certitude justifiait amplement les crimes qu'il venait de commettre [1].

Il était un forfait, cependant, devant lequel le roi des Burgondes avait reculé. Et ce recul, qu'il n'osait nommer de la pitié, était, politiquement, la pire erreur possible. Cette erreur, il l'avait faite.

Chilpéric était père de deux filles, l'aînée, Chroma, âgée de six ans environ, la seconde, prénommée Chrochtehilde, syllabes peu euphoniques adoucies par une mère gallo-romaine en Clotilde [2], allant sur ses quatre ans [3]. La sagesse et la nécessité impliquaient de tuer ces deux enfants comme l'on avait tué leurs parents. Gondebaud n'eut pas cette cruauté, ni cette prévoyance. La coutume germanique, qui excusait tant d'atrocités, protégeait la petite enfance. Gondebaud n'osa transgresser l'usage en égorgeant ses nièces.

Dans le palais de Lyon dévasté, les leudes couverts de sang avaient reçu l'ordre d'épargner les deux princesses. Ils avaient obéi. Chroma et Clotilde vivaient.

---

1. Au XIXe siècle, à la suite de l'historien belge Godefroy Kurth, il était de bon ton de tenir le meurtre des frères de Gondebaud et de leurs femmes pour un enjolivement mythique et sans fondement, inventé par les chroniqueurs francs afin de justifier l'élimination des rois burgondes par Clovis. Admettre la réalité de ces crimes était regardé comme une tentative pour rabaisser la gloire germanique. Aujourd'hui, à l'instar de Michel Rouche, les spécialistes de l'époque estiment que l'histoire, telle que la rapporte Grégoire de Tours, est authentique et que les parents de Clotilde sont bien morts dans ces conditions tragiques.

2. Un prénom germanique et belliqueux qui, curieusement, possède à peu près le même sens que Chlodowig, devenu Clovis, puis Louis, et qui signifie « glorieuse au combat ».

3. Les historiens sont à peu près d'accord sur l'année du mariage de Clotilde, 492, et sur son âge à l'époque, vingt ans. D'où l'on peut déduire qu'elle était née en 472.

Extrait de la publication

Pour quel avenir ? Gondebaud s'était posé la question, et avait cru la résoudre avec habileté. Le honteux supplice de sa belle-sœur, triste nécessité, représentait, d'une certaine manière, la garantie de la survie de ses filles. Désormais, un doute ineffaçable pesait sur leur naissance, qui permettait de les écarter de la succession burgonde, elles, et, par conséquent, leurs futurs époux et leurs enfants à naître [1]. Chroma et Clotilde ne devaient plus, en principe, représenter pour leur oncle un danger potentiel. Nul ne viendrait en leur nom réclamer l'héritage de Chilpéric.

À cette première précaution, Gondebaud en avait ajouté une deuxième : enfermer les fillettes dans un couvent. Cette solution, peut-être, lui avait été soufflée par sa femme, la reine Caretina, catholique, comme l'était la mère des petites, et qui avait voulu ainsi placer les orphelines sous la protection de l'Église tout en leur assurant une éducation religieuse conforme aux souhaits de la défunte.

Gondebaud n'y avait pas vu d'obstacles. Avec un peu de chance, ses nièces, après avoir si jeunes goûté aux horreurs du monde, n'éprouveraient point, devenues adultes, l'envie d'y revenir. Elles prendraient le voile. Bon débarras ! Et si, par extraordinaire, l'une ou l'autre, ou les deux, n'avait pas la vocation, eh bien, leur catholicisme constituerait un écueil à leur établissement. Dans tous les cas, les princesses étaient, et demeureraient, écartées de la scène politique.

Leur oncle, bonhomme, n'en demandait pas davantage. C'était une seconde erreur, mais il ne la mesura pas plus que la précédente.

Quelques heures après le double assassinat de leurs parents, deux petites filles terrifiées, marquées à jamais par

1. Si, en droit germanique, les femmes ne règnent pas, elles sont ce que l'on appelle « des ventres de souveraineté », ce qui signifie qu'elles transmettent la légitimité royale. Cette survivance d'un matriarcat royal primitif est assez forte pour leur permettre d'imposer leur volonté et leur pouvoir au sein de leur famille, et de conférer à leurs maris ou leurs fils une légitimité qu'ils ne possèdent pas par eux-mêmes.

les instants qu'elles venaient de vivre, franchissaient, serrées l'une contre l'autre, la porte d'un monastère lyonnais. Leur grand-mère maternelle, une Gallo-Romaine du nom d'Agrippina [1], s'était retirée dans ce cloître peu après le mariage de sa fille avec le prince Chilpéric, une union arrangée par l'évêque de Vienne, dans laquelle la catholicité gauloise, éprouvée de mille façons, avait cru trouver la fin de ses malheurs. C'était l'échec de cette stratégie et de ces espérances que paraissait marquer l'arrivée des princesses orphelines.

Mais l'Église ne se résolvait point à cette défaite et tirait déjà de nouveaux plans sur l'avenir. Des plans et un avenir où les filles de Chilpéric étaient promises à un tout autre rôle que celui qu'imaginait leur oncle.

1. Prénom incertain, là encore, rapporté par certaines sources et traditions anciennes.

Extrait de la publication

II

LES GRANDS MALHEURS DES TEMPS

QUINZE ans ou à peu près, dans le cloître de Lyon, Chroma et Clotilde grandirent paisiblement. Un silence profond s'était fait autour d'elles. Le monde les avait oubliées. Elles n'avaient pas oublié le monde. Celles et ceux qui les entouraient ne le désiraient point. Ils estimaient qu'elles avaient un rôle à y jouer.

Quinze ans, on leur enseigna tout ce qu'il était utile à des princesses de savoir. À lire et à écrire, à compter, à s'exprimer en latin, en burgonde et en d'autres idiomes germaniques, ainsi qu'en celtique, la langue qui demeurait la plus parlée en Gaule. À filer, à tisser, à broder. À chanter les psaumes et les hymnes. Et la foi vraie de l'Église, telle qu'elle avait été énoncée dans le Credo de Nicée, en 325, lorsque Constantin, devenu seul maître de l'empire, avait fait du christianisme la religion officielle.

Mais, surtout, mais toujours, ceux et celles qui les enseignaient leur redisaient en toutes circonstances les grands, les terribles malheurs qui s'étaient abattus sur l'Occident et sur la chrétienté depuis que les Barbares avaient commencé d'y déferler.

Extrait de la publication

Chroma et Clotilde étaient à demi, voire aux trois quarts barbares, elles aussi, mais cette origine importait moins que le baptême qu'elles avaient reçu et qui les faisait catholiques, c'est-à-dire romaines. Elles étaient parties prenantes de ce drame immense qui se jouait autour d'elles. Le connaissaient-elles dans ses détails ? Ce n'est pas assuré. L'information, dans un monde dépecé, circulait mal et peu, par bribes pas toujours fiables, et les chroniqueurs s'y faisaient rares jusqu'à l'inexistence. Comment en fût-il allé autrement ? Les écoles, les universités dont la Gaule s'enorgueillissait jadis avaient disparu avec leurs professeurs et leurs étudiants lorsque les hordes avaient déferlé sur les cités prospères, quatre-vingts ans plus tôt, et personne n'avait eu le cœur de les rebâtir. À quoi bon enseigner les Lettres et les Sciences dans un univers retourné à la sauvagerie, où la majorité ne savait plus lire ni écrire ? Il n'était plus personne pour prendre une plume et fixer les annales de ce siècle maudit. Et d'ailleurs, en quelle langue eût-il fallu le rédiger, ce récit de souffrance, afin d'être compris ? Pas en latin, que le peuple, jamais, n'avait maîtrisé et que même les élites, si tant est que le mot eût conservé un sens, écorchaient maintenant en le truffant de termes gaulois, voire germaniques. C'était à peine si les clercs, quand ils prêchaient, pour se faire entendre, osaient parler cet idiome bas et rustique. La Gaule n'avait plus de rhéteur, de poète, d'historien, d'orateur pour narrer ses malheurs. Plus rien que le bouche à oreille, la mémoire, le retour à la culture orale, et ces longues sagas pleines de bruits et de tumultes que l'envahisseur se faisait chanter à nuits entières par des scaldes.

L'histoire que l'on enseigna à Clotilde et sa sœur dut être tissée de morceaux d'épopées burgondes et de débris de livres détruits et oubliés, sur lesquels brochaient les souvenirs et les témoignages de leurs proches, qui avaient assisté aux événements, ou en avaient reçu le récit de leurs parents.

Tout prenait racine dans un passé lointain, à des centaines de miles de Lyon, sur les rives désolées des mers nordiques.

Extrait de la publication

Périodiquement, sans que l'on en sût bien la cause, la péninsule scandinave se vidait d'une partie de ses populations. Les premiers Burgondes à quitter la Norvège l'avaient fait du temps que César dictait en maître sa loi au Sénat. Ils s'étaient établis entre Oder et Vistule, là où la puissance romaine ne s'étendait pas. Puis, en 240, ils se remirent en marche. Une partie remonta vers le Don et la Crimée ; une autre fit route à l'ouest et descendit vers l'Elbe, le Danube, le Main. Jusqu'à battre aux limites romaines.

L'empire avait pris conscience de l'existence, au-delà de ses frontières, d'un immense réservoir humain étranger à toute civilisation, animé des démons de la guerre et qui, tôt ou tard, attiré par les richesses de Rome, déferlerait en vagues incontrôlables sur le *limes*.

Au dernier tiers du IIe siècle, Marc Aurèle régnant, des raids barbares sur le Danube avaient causé de premières alarmes et démontré la vulnérabilité de l'empire. En 213, de jeunes guerriers germains associés en des ligues combattantes, pillardes et rivales, les Francs et les Alamans [1], avaient eu l'audace de franchir le Rhin et de piller les riches plaines d'Alsace. Bien qu'écrasés impitoyablement par les légions de Caracalla, ces rassemblements s'étaient, d'année en année, reformés et avaient recommencé leurs incursions. Dès 250, ils s'étaient assez enhardis pour sillonner la Gaule et leurs chevauchées féroces les conduisaient plus loin chaque été, jusqu'en Auvergne, jusqu'en Provence.

Rome, où aucune dynastie ne parvenait à se maintenir au pouvoir et où les empereurs, un demi-siècle durant, se succédèrent au rythme moyen d'un tous les dix-huit mois, se révélait incapable d'endiguer ce fléau.

Dans les Gaules incendiées, pillées, rasées, la *pax romana* tant vantée, longtemps seule justification à une occupation

1. Noms qui signifient respectivement « les hommes libres » et « association de tous les hommes » et qui, à l'origine, ne désignent pas des peuples mais des groupements militaires, qui se sont ainsi nommés comme, aujourd'hui, on le ferait d'une équipe sportive.

impatiemment supportée, n'était plus qu'un mot vide de sens. Les villages, les domaines ruraux isolés, qui représentaient l'essentiel de l'habitat celtique, proies sans défense, furent abandonnés par des survivants affolés d'épouvante qui se réfugièrent dans les villes. Mais les villes de l'empire romain n'avaient pas de murailles… Il fallut en construire hâtivement, en arrachant leurs pierres aux monuments. Les cités qui ne s'étaient pas assez vite dotées de remparts flambèrent à leur tour avec de grands carnages.

Enfin, aux dernières années du IIIe siècle, Dioclétien et ses trois associés à la pourpre, parce qu'en divisant le pouvoir et les territoires à défendre ils parvenaient à se trouver aux endroits cruciaux quand il le fallait, réussirent à enrayer le phénomène. Leur contre-offensive accordait à Rome et à l'empire un sursis de cent ans.

Beaucoup de choses avaient changé cependant, et d'abord la conduite à tenir face à ces Barbares si nombreux qui parvenaient à s'infiltrer par convois entiers dans l'empire quand ils n'y entraient pas de vive force. La politique primitive était de les anéantir sur les champs de bataille et d'envoyer les prisonniers mourir dans l'arène. Cette cruauté n'avait jamais impressionné ni découragé les candidats à l'installation en territoire romain. Alors, les autorités, que leur conversion au christianisme inclinait à une mansuétude toute neuve, s'étaient dit qu'il était inutile de trucider ces gens et qu'il serait plus habile d'essayer de les intégrer, par petits groupes, dans des régions que leurs incursions avaient dépeuplées. Établis là comme colons, attachés à la terre avec obligation de la défendre, ils remettraient en état ce qu'ils avaient détruit et feraient barrage à de futurs envahisseurs.

Au début du IVe siècle, la Gaule comptait de nombreux groupements germaniques dispersés sur son territoire. Animés d'un violent désir de s'assimiler, la plupart de ces gens s'acharnaient à être plus gallo-romains que les Gallo-Romains de souche, attitude au demeurant profitable, car leur dévouement au service de la cité les conduisait à accepter des

Extrait de la publication

charges civiles ou militaires fort contraignantes, irrévocables, transmissibles obligatoirement à la descendance, et dont les autochtones ne voulaient plus depuis qu'elles coûtaient beaucoup plus qu'elles ne rapportaient.

Le plus gros défaut de ce système, le seul que Rome eût trouvé, et, partant, le moins mauvais, était, ces communautés allogènes se renforçant sans cesse, de créer sur le territoire de l'empire des enclaves étrangères, souvent loyales, parfois hostiles, et qui, devenant majoritaires, n'éprouvaient plus le désir ni le besoin de s'assimiler et de se perdre dans la masse. Admissible tant que l'État romain demeurait fort, et le nombre des Barbares raisonnable, le procédé conduirait immanquablement à une implosion des Gaules, ou de toute autre province soumise au même régime, si l'État se trouvait en position de faiblesse et si des vagues de migrants supplémentaires passaient le *limes*.

Au début du Ve siècle, la situation avait atteint la saturation. Qu'une crise grave survînt, et le pire, la destruction de l'empire, devenait une possibilité envisageable. Restait à espérer qu'aucune crise ne se dessinât…

Or, silencieux, l'orage gonflait au-dessus des steppes de l'Est.

Par-delà le Danube s'étendaient à l'infini des plaines sauvages où Rome, même au faîte de sa puissance et de son ambition, ne s'était jamais aventurée. Elle ignorait tout, ou presque, de ce qui s'y passait et des peuplades nomades qui erraient en ces déserts.

Or, il arriva, au milieu du IVe siècle, et pour la première fois, que surgit des extrémités de la plaine une nation qui n'appartenait pas aux Indo-Européens. C'étaient des cavaliers si intrépides, si infatigables, qu'on prétendait qu'ils naissaient en selle, mouraient en selle, et n'éprouvaient point, dans l'intervalle, la tentation de mettre pied à terre. Ils chevauchaient d'étranges petits chevaux au poil long et hirsute. Preuve, s'il était besoin, qu'ils ne respectaient rien de ce que respectaient les autres hommes, on prétendait qu'ils ne

s'encombraient pas de leurs vieillards et que les fils tuaient leur père et leur mère le jour où, l'âge les accablant, ils commençaient à retarder la marche de la horde. Leur aspect même était repoussant. Vêtus de peaux de rats, le crâne déformé à la naissance selon d'étranges critères esthétiques, les joues sillonnées dès l'enfance de cicatrices affreuses, cela afin d'empêcher la barbe de pousser et de rendre leur visage épouvantable à voir pour terrifier l'ennemi, ils semblaient jaillir d'une crevasse insoupçonnée des Enfers. Les Grecs de l'empire romain d'Orient les nommèrent *Khounoi*[1] ; les Occidentaux, eux, les appelleraient les Huns.

Les Huns venaient des hauts plateaux de la Mongolie, contrée secouée l'hiver par les rafales d'un vent glacé, l'été écrasée sous les ardeurs d'un soleil implacable[2]. La vie, en ces régions, était dure et misérable, et, faute de pouvoir cultiver la terre ingrate de leur pays, les Huns n'avaient jamais pu se sédentariser. Tribus sans attaches durables, ils menaient une existence d'éleveurs nomades, mais, surtout, de guerriers pillards prompts à dérober aux voisins plus fortunés les biens qui leur manquaient. Voleurs de troupeaux et marchands d'esclaves, les Huns exerçaient ancestralement leurs méfaits à travers la Chine.

Or, à la fin du IVe siècle, ses empereurs, las des incursions hunniques, y opposèrent soudain une résistance à laquelle les pillards n'étaient pas habitués. C'étaient des hommes de coups de main, de victoires rapides et faciles. La lutte opiniâtre qu'il fallait maintenant livrer pour mener le moindre raid dans l'Empire du Milieu, les incita à trouver d'autres proies. Plusieurs années cataclysmiques, successions de gels intenses suivis de sécheresses, qui détruisirent les pâturages et réduisirent les hordes à la famine, accélèrent le processus.

1. Déformation du nom qu'ils se donnent : *Kuonen*.
2. Disparus de l'Histoire aussi brutalement qu'ils y avaient fait irruption, les Huns restent difficiles à cerner. L'on débat pour savoir s'ils venaient de Mongolie, ou de Sibérie, de la région du lac Baïkal.

Extrait de la publication

Les Huns n'avaient plus d'autre choix que partir ou mourir : ils partirent. Leur périple vers l'Ouest, renforcé au passage par d'autres Asiates, les Avars et les Bulgares, durerait soixante-dix-huit ans.

Rome entendit parler d'eux pour la première fois en 374, quand, parvenus aux limites de l'Europe et de l'Asie centrale, les Huns se heurtèrent victorieusement aux Alains, d'origine perse, et aux Goths, des Scandinaves qui avaient, comme les Burgondes et tant d'autres, entamé une migration séculaire. Dans leur fuite affolée, droit vers l'Occident, Goths et Alains n'avaient eu le temps de rien emporter et leur réflexe, tandis qu'ils atteignaient la Pannonie et les frontières de l'empire, était de se refaire aux frais des malchanceux qu'ils croisaient sur leur route. Ils pillaient, détruisaient, incendiaient et tuaient, et leur arrivée suscita chez les peuples concernés un réflexe de fuite analogue à celui qu'ils venaient de connaître eux-mêmes devant l'avancée des Huns. En déversant ses trop-pleins humains, la lointaine Mongolie avait déclenché un phénomène de vases communicants qui fonctionnerait aussi longtemps que les fuyards trouveraient des terres à parcourir et des nations à chasser devant eux.

Les Burgondes, les Suèves, les Lombards, les Vandales, les Thuringiens, les Francs et les Alamans qui, de ligues militaires qu'ils étaient à l'origine, tendaient à devenir des clans germaniques à part entière, bien d'autres encore qui étaient autant de sous-composantes des peuples principaux, toujours talonnés par les Goths, continuaient à foncer vers le *limes*, la frontière de l'empire.

Restait à se mettre à l'abri de l'autre côté de cette borne infranchissable… Rome y consentirait-elle ? Et, sinon, aurait-elle les moyens de s'opposer à cet exode qui rassemblait, femmes et enfants compris, entre cent cinquante et cinq cent mille errants en armes ?

Vers 400, confronté à des menaces de coups d'État, l'empereur Honorius avait eu besoin de l'appui de troupes d'élite afin de se maintenir au pouvoir. Il avait d'abord rappelé en

Extrait de la publication

Italie les légions de Bretagne. Ce renfort n'avait pas suffi et Honorius, toujours à court d'hommes, avait dégarni la frontière du Rhin, la plus vulnérable. Il n'y avait laissé que cinq mille soldats, dispersés en des garnisons étirées sur les rives du fleuve, et quelques peuplements de colons germaniques, francs pour la plupart. En cette année 405, les Wisigoths, premiers arrivés sur le territoire de l'empire, en Thrace, et qui, après s'être, en 378, imposés par la force, s'étaient montrés trente ans paisibles et loyaux, recommençaient à s'agiter, sous l'influence d'un roi ambitieux, Alaric. C'était de lui qu'Honorius avait peur.

Ce fut au milieu de cette conjonction de périls que les cinq cent mille migrants fuyant devant les Huns touchèrent aux rives du Rhin, en son confluent avec le Main, en décembre 405.

Depuis plusieurs semaines, il faisait un froid de loup. Des neiges, abondantes et précoces, avaient couvert la plaine à l'infini et, à l'horizon, le ciel gris et bas se confondait avec la ligne du fleuve pris dans les glaces.

Les chariots des Germains, dont les bœufs et les chevaux étaient ferrés à glace, passèrent le fleuve gelé comme un pont.

Les cinq mille légionnaires furent balayés, mais la route n'était pas encore libre. Les colons, les fédérés germaniques installés de longue date en Belgique et en Gaule, fidèles à leurs engagements envers l'empire, se ruèrent au-devant de l'ennemi. Il s'agissait de Francs établis à Tongres et à Cassel qui n'eurent aucun scrupule à tailler en pièces les nouveaux venus, car l'on comptait dans leurs rangs un grand nombre de Goths et d'Alamans avec lesquels ils avaient de vieux contentieux à régler.

Cependant le gros de l'invasion se portait, sans rencontrer de résistance, vers Mayence et vers Worms, s'emparait de ces villes, les pillait, et pénétrait en Gaule. Il n'y avait plus aucune force armée devant les Barbares pour s'opposer à leur avance désormais inexorable. Empruntant tranquillement les voies

romaines, l'envahisseur entra dans Reims, Amiens, Arras, Boulogne, Tournai, redescendit vers la Loire et Orléans. La Gaule ne fut bientôt plus qu'un immense charnier à ciel ouvert hérissé de ruines fumantes.

Cependant, les Barbares découvrirent vite, incrédules, qu'ils étaient coincés sur les territoires qu'ils avaient ravagés. Quelques troupes d'élite suffisaient à boucler les cols des Alpes et des Pyrénées, et, aux premières nouvelles du désastre gaulois, les autorités s'étaient empressées de fermer les accès à l'Espagne et à l'Italie. À l'Ouest, les milices de Bretagne venaient de se porter, dans un réflexe de solidarité celte, au secours des Gaulois et de dégager l'Armorique, laquelle, de longue date en révolte tantôt ouverte tantôt larvée contre Rome, en profita pour proclamer son indépendance et repousser l'envahisseur.

Pendant quatre ans, pris au piège des Gaules dévastées, les Barbares y tournèrent en rond, brûlant et rebrûlant, tuant tout ce qu'ils rencontraient. La situation devenait intenable, car, le passage du Rhin ouvert, d'autres peuples arrivaient toujours qui se retrouvaient à leur tour bloqués dans ce pays riche et prospère et qui, désormais, ressemblait à un vaste désert. Mortes ou en fuite, les populations avaient disparu et l'on pouvait marcher un mois entier sans rencontrer âme qui vive [1].

Ne trouvant devant eux que terres brûlées en déshérence, les plus paisibles des migrants, ceux que n'attirait pas le pillage d'un pays à bout de ressources, décidèrent de s'arrêter là où le hasard les avait menés et de remettre en cultures les campagnes dévastées.

Les Burgondes, arrivés avec la deuxième vague d'invasion, en 407, n'éprouvèrent pas, une fois passée la ligne symbolique du Rhin, la nécessité d'aller plus loin et s'installèrent

1. Ce dont témoigne saint Patrick, débarqué en Gaule en 408, et qui affirma avoir marché vingt-huit jours devant lui sans rencontrer un être humain, se nourrissant de miel sauvage et de fruits.

Extrait de la publication

du côté de Worms. De tous les envahisseurs, ceux-là paraissaient les plus doux et les moins gênants. Habiles à travailler et à sculpter le bois, ils s'étaient aussitôt remis à leur artisanat traditionnel et ils ne participèrent à aucune des actions militaires ni des exactions qui continuaient à secouer la Gaule en ces années-là.

Peu à peu, la situation se clarifia car les Vandales, en 409, avaient réussi à passer les Pyrénées, suivis des Suèves et des Alains, et c'étaient maintenant l'Espagne et la Lusitanie qu'ils ravageaient. Une partie d'entre eux pousserait encore plus loin et, franchissant les Colonnes d'Hercule, entreprendrait de mettre l'Afrique du Nord à feu et à sang.

Débarrassés d'eux, les Gaulois se reprirent à espérer. Brièvement.

Ce n'était pas la première fois, depuis deux cents ans, qu'ils subissaient une invasion et, même si celle-là avait dépassé tout ce qu'ils avaient connu dans le passé, ils eussent fini par s'en remettre, comme des précédentes. Mais, d'habitude, les envahisseurs, quand ils étaient las de tuer et de brûler, s'en allaient. Cette fois, ils s'installèrent. Avec la bénédiction de Rome qui faisait là un véritable aveu d'impuissance.

Non contente de céder aux Burgondes les territoires de Worms, aux Alains des implantations en Valentinois, en Narbonnaise et en Orléanais, aux Saxons le littoral de la mer du Nord et, sur la Manche, la région de Bayeux et de Lisieux, elle venait de faire cadeau de toute l'Aquitaine aux Wisigoths…

Comment Honorius en était-il arrivé là ? À force de lâcheté.

S'il avait rappelé la fine fleur des légions, c'était, l'on s'en souvient, parce qu'il était en délicatesse avec le roi des Wisigoths, Alaric, un jeune homme dévoré d'ambition et incapable de se contenter des titres, des honneurs et des terres qu'il tenait déjà de Rome. Honorius savait qu'Alaric viendrait tôt ou tard lui réclamer les armes à la main des

tributs d'or et des dignités supplémentaires, ainsi que le pouvoir réel sur l'ensemble des Balkans.

Quand il l'avait compris, l'empereur, enfermé dans Ravenne, sa capitale, place forte protégée par la mer et une ceinture marécageuse, n'avait plus songé qu'à sa propre sauvegarde. Lorsque les Wisigoths finirent, en 409, par pénétrer en Italie et assiéger Ravenne, ils découvrirent Honorius claquemuré. Alaric, pragmatique, abandonna la capitale et se porta sur Rome.

Depuis 284 et les réformes de Dioclétien, la Ville avait perdu toute importance politique et administrative, mais elle demeurait un symbole historique, et elle abritait le pape. À tout prendre, en dépit des apparences, Rome était infiniment plus importante que Ravenne et le roi wisigoth l'avait mieux compris que l'empereur…

Rome résista un an, attendant vainement les renforts qu'Honorius ne cessait de promettre, et qui ne vinrent jamais. Au bout d'une année, la Ville, dans laquelle la famine et les épidémies avaient tué la moitié de la population, capitula, le 24 août 410, et fut livrée à un pillage systématique mais ciblé et qui ne dura, sur ordre d'Alaric, que quatre jours.

Plusieurs milliers de Romains, le 29 août 410, hommes, femmes et enfants, furent emmenés en esclavage par les Wisigoths vainqueurs. Parmi eux, fait qui parut incroyable, se trouvait la demi-sœur de l'empereur, la jeune princesse Galla Placidia. Plus incroyable et scandaleux encore, Honorius ne leva pas le petit doigt afin de secourir sa cadette, et même, il consentit, peu après, à son mariage avec le successeur d'Alaric, le roi Athaulf. Ayant livré à pareil déshonneur la fille du grand Théodose, que ne serait-il pas prêt à concéder pourvu que sa sécurité personnelle fût assurée ?

En définitive, ce qu'il concéda, avec un soupir de soulagement de s'en tirer à si bon prix, ce fut l'Aquitaine, dans sa plus grande acception, des Pyrénées à Saintes et de Clermont à l'estuaire du Rhône. Il faisait d'une pierre deux coups : il éloignait les Wisigoths d'Italie, et, en les installant à la

frontière espagnole avec mission de la défendre, il interdisait aux Vandales et aux Suèves de quitter la péninsule ibérique.

À partir de ce premier abandon territorial, et constatant chaque jour que les autorités romaines étaient incapables de protéger des terres sur lesquelles elles n'exerçaient plus qu'un pouvoir théorique, les Barbares, affublés du statut superficiel d'alliés, fédérés et amis de Rome, se trouvant déjà à l'étroit dans les limites accordées, se mirent à les étendre à leur guise.

Dans les années 440, la Gaule se retrouva écartelée entre trois royaumes germaniques : les Wisigoths en grande Aquitaine ; les Burgondes, échappés de Worms et qui occupaient désormais toute la vallée du Rhône, du lac Léman à la Méditerranée, le Mâconnais, le Morvan, Sens, Auxerre et Dijon, jusqu'aux coteaux champenois ; les Francs, alliés fidèles et probes gardiens des frontières du Nord, mais qui tendaient obstinément à s'agrandir en direction de la Somme ; à ces entités principales, il fallait encore ajouter la présence plus restreinte de peuplements saxons dans le Nord, alains dans le Centre et le Sud-Ouest, et ostrogoths dans le Midi… L'Ouest de la Gaule était toujours en état de sécession plus ou moins ouverte, et, quoique hostile aux Barbares, il l'était davantage encore à un pouvoir romain en déliquescence mais qui prétendait faire payer comme devant des impôts astronomiques sans rien donner en échange.

De la Gaule romaine ne demeuraient plus, et pour combien de temps, que quelques enclaves en Provence, autour de Lyon, l'ancienne capitale provinciale, en Auvergne, et une zone plus vaste entre Seine et Loire qui, vers l'Ouest, n'allait guère plus loin que Le Mans. Tout cela formait la Romania, débris où Rome, à travers ses représentants locaux, imposait encore un semblant de loi et maintenait une illusion de pouvoir sur le reste du pays…

Mais, pour illusoire qu'il fût, ce pouvoir conservait à la Gaule un semblant d'unité et de cohésion sans lesquelles elle eût éclaté en morceaux disparates et rivaux. La cohabitation

entre autochtones et Barbares n'était possible que parce qu'une autorité s'essayait tant bien que mal à les faire vivre ensemble.

Quelques décennies, il sembla que l'arrangement était viable. Les Gaulois étaient environ six millions, les envahisseurs guère plus de deux cent ou trois cent mille ; les assimiler, les fondre dans la masse, n'était qu'une question de temps. En attendant, chacun essayait de s'accommoder de l'autre le moins mal possible.

Une double législation s'imposait. Les Gallo-Romains restaient assujettis aux codes impériaux, les Germains à leur droit coutumier.

Le partage d'un même sol, les mariages mixtes qui se faisaient fréquents, finissaient bon gré mal gré par rapprocher les gens et l'on put, un moment, penser que la fusion était accomplie lorsque tous ces peuples qui cohabitaient avec plus ou moins de bon vouloir se retrouvèrent soudain unis et solidaires devant un péril commun, le pire qu'ils eussent à redouter.

Si les Germains d'Europe centrale avaient déferlé sur l'Occident en 405, c'était qu'ils avaient les Huns aux trousses. Or, ceux-ci, trouvant, et pour cause, devant eux des contrées désertées et fertiles où paître leurs troupeaux, n'avaient pas éprouvé la nécessité immédiate de poursuivre leur chevauchée sauvage. Ils avaient établi leurs campements itinérants dans les plaines de Pannonie, que l'empire d'Orient leur avait concédées. Des relations diplomatiques s'étaient instaurées. Les Huns paraissaient se policer, apprenaient le grec et le latin, et fournissaient des contingents de supplétifs aux cavaleries impériales. Somme toute, il semblait se produire avec eux ce qui se produisait avec les peuples qui les avaient précédés : la barbarie se révélait soluble dans la civilisation.

Jusqu'à quel point ? Dans l'empire, l'homme qui connaissait le mieux les Huns les surveillait, dans la conviction qu'il faudrait en découdre avec eux.

Adolescent, Ætius, fils d'un général constantinopolitain, avait été confié à titre d'otage au roi des Huns, Rua, qui, l'ayant pris en amitié, en avait fait le commensal de ses deux fils, Attila et Bleda. Cette période, outre qu'elle avait permis au jeune homme de tisser de précieux liens avec les Asiates, l'avait transformé en spécialiste incontesté de leurs mœurs et de leurs mentalités. Ætius se souvenait parfaitement avoir souvent entendu Attila se vanter que, le moment venu, il ne se contenterait point de la position limitrophe consentie à son peuple, ni de cet empire des steppes, mouvant et incontrôlable, qui convenait à son père. Ætius, qui ne doutait pas plus de son destin qu'Attila ne doutait du sien, avait répondu en souriant : « Ce jour-là, Attila, sois sûr que tu me trouveras devant toi… »

Trente ans avaient passé et les deux amis, car ils l'étaient restés, avaient connu des carrières fulgurantes. Attila avait succédé à son père, assassiné son frère, et régnait sur les hordes, toujours habité par ses rêves d'omnipotence universelle. Ætius, protégé de la princesse-régente Galla Placidia, avait parcouru, à partir de 433, une ascension sans précédent qui l'avait vu accéder trois fois au consulat, recevoir les titres de patrice et de maître de la cavalerie et de l'infanterie, dignités qui faisaient de lui le véritable maître en Occident. Tout ce temps, Ætius, qui alliait au courage et à l'intelligence une force de travail hors du commun et un sens aigu de la diplomatie, avait soutenu seul à bout de bras un empire d'Occident qui, sans lui, fût tombé en morceaux. Son entregent, ses contacts, le respect qu'il inspirait aux Barbares et la compréhension qu'il possédait de leurs mentalités, lui avaient permis d'opérer un prodige : les fédérer sur les ruines de la Gaule romaine et maintenir cet ensemble hétéroclite jusqu'à lui donner un commencement de cohésion.

L'année 451 vit l'apogée et le triomphe de cette politique lorsque Ætius, afin d'arrêter Attila qui galopait vers la Loire après avoir incendié Metz et passé toute sa population au fil de l'épée, réussit le prodige de rassembler aux Champs

Catalauniques [1], en juin, tous les guerriers des Gaules, sans distinction d'ethnies, d'opinion ou de religion. Une énorme armée, où se côtoyaient fraternellement Gaulois, Bretons d'Armorique, Romains, Francs, Wisigoths et des hommes de toutes les tribus germaniques, soudés par l'horreur du sort qui attendait leurs familles s'ils n'étaient point capables d'anéantir les Huns, se rua sur les Asiates, et, au terme d'un combat si terrible que les ruisseaux voisins se mirent à charrier du sang, contraignit Attila à repasser le Rhin.

La fraternité des armes et la victoire partagée pouvaient, de ces communautés multiples, faire sortir un peuple au sein duquel les différences et les incompréhensions se fussent peu à peu résorbées. Ætius était le seul à même d'achever cette transmutation. Il n'en eut pas le temps.

Trente ans, Ætius avait été le véritable maître de l'empire, mais, profondément loyal, il n'avait jamais eu la prétention de prétendre à la pourpre ; il valait cent empereurs de l'espèce de Valentinien III. Celui-ci le savait. Il en crevait de jalousie.

Cette jalousie, tant que sa mère avait été là, Valentinien s'était gardé de la montrer ; mais Galla Placidia était morte le 27 novembre 450 et l'empereur tomba sous la coupe d'un parti de courtisans médiocres et ambitieux qui se croyaient des talents et n'en avaient aucun. Leur souhait était de se débarrasser d'Ætius.

Il leur avait fallu toutefois patienter : Ætius était le seul capable de débarrasser l'Occident d'Attila. Mais, en 453, le roi des Huns mourut. Le Fléau de Dieu expédié en enfer, Valentinien III eut l'aberrante certitude qu'Ætius ne lui était plus utile. Il convoqua le patrice à Rome, et l'assassina dans un corridor du Palatin, au terme d'une entrevue qui ressemblait à un guet-apens. Ce drame se déroula le 21 septembre 454. À six mois de là, le 16 mars 455, Valentinien, dont l'opinion disait, consternée, qu'en supprimant Ætius, « il s'était coupé

1. Ou *Campus Mauriacus*, près de Châlons-sur-Marne.

Extrait de la publication

la main droite avec la gauche », était égorgé à son tour par des officiers du maître des deux milices qui voulaient le venger. Cette disparition n'était pas en soi une bien grande perte, mais, avec le dernier héritier de Théodose et de la dynastie valentinienne, c'était la légitimité impériale qui périssait. Dorénavant, l'empire serait le jouet des usurpateurs et des hommes de paille que manipulaient des généraux germaniques.

La foire d'empoigne, lamentable, durerait vingt et un ans, avant qu'en 476, l'un de ces généraux, Odoacre, ne supportant plus le spectacle ni ce que l'on faisait de l'Italie, à laquelle se limitait maintenant la réalité du pouvoir romain, déposât un dernier empereur fantoche, pauvre gamin de douze ans affublé des prénoms, trop lourds pour lui, de Romulus Auguste, et vite surnommé par dérision Augustule.

Respectueux des formes, Odoacre avait fait un paquet des insignes impériaux, et les avait renvoyés à Constantinople. Dans son esprit, ce geste signifiait la vacance du pouvoir en Occident, et donc la réunion des deux moitiés de l'empire sous la tutelle de l'empereur d'Orient. Dans la réalité, la déposition de Romulus Auguste marquait la fin définitive du pouvoir romain en Europe. Le Basileus pouvait bien récupérer les insignes ; il ne récupérerait jamais les terres.

Un univers venait de s'écrouler, et avec lui l'espoir de surmonter la crise et de réconcilier sous la tutelle de Rome toutes les nations ennemies qui se partageaient ses anciennes provinces.

De ce coup du sort, la Gaule allait être la première victime.

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EUCN000627.N001
Dépôt légal : novembre 2013

Extrait de la publication